

Le temps des mayens

Autor(en): **Crettol, R.P. Tharsice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari**

Band (Jahr): **42 (1952)**

PDF erstellt am: **08.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1005638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Telle est, brièvement esquissée, cette tradition de la Pentecôte à Ayent. Si cette distribution vous tente, sachez que le passage est ouvert à chacun et que vous y serez le bienvenu¹.

Le temps des mayens

par R. P. Tharsice Crettol, de Randogne, O. fr. min. cap.

«*Roumoua chou ou mayen*» était autrefois dans la vie valaisanne, du moins en certaines régions –, nous pensons tout spécialement à la «Noble Contrée» de Sierre –, était dis-je, un mot très riche d'évocation. «*Roumoua chou ou mayen*», c'était l'évasion hors de la vie ordinaire vers le monde du rêve et de la liberté dans le calme et la joie du petit chalet dominant la prairie à l'orée silencieuse des forêts de sapins; l'évasion, selon la saison, vers la lumineuse poésie du printemps ou la bruyante gaité de l'automne.

Car il y a deux temps des mayens: les deux ou trois dernières semaines de juin précédant l'inalpe et les deux ou trois semaines qui suivent la descente des troupeaux (*dèchija*). Les cas de séjour plus prolongé étaient rares jadis et constituaient des exceptions récentes provenant d'initiatives particulières.

La saison elle-même précisait l'allure et l'ambiance de ce passage à l'altitude de 1400 à 1800 mètres. Tandis que le fourrage à mi-côte dessèche et durcit, l'herbe fraîche des hauteurs attire le troupeau qui regarde vers les sommets et aspire aux grandes étendues de la montagne. D'autre part les longues et chaudes journées de juin limitent les possibilités de paître à quelques heures le matin et le soir. Le reste du temps on s'occupe au chalet, on vaque à certaines besognes de légère importance, et cela explique le genre de personnel que l'on trouve au printemps au mayen: c'est plutôt la maman avec les petits enfants; juste le strict nécessaire pour la tenue du ménage et les soins du cheptel qui, en général, n'est pas bien nombreux dans ces conditions modestes de petite famille paysanne.

C'est ainsi qu'on a tout loisir d'aller dans la forêt en quête de litière ou de bois mort. Au matin du 24 juin, tous dehors dans les herbes touffues pour recueillir sur les «feuilles de Notre-Dame» (alchimille) l'abondante et précieuse rosée dont on se frottera les yeux. Il faut en même temps faire la provision de fleurs pour tresser les croix qui orneront les linteaux des portes,

¹ La coutume du pain de Pentecôte existe également dans plusieurs autres paroisses du Valais. Nos clichés (fig. 4 et fig. 5) représentent le pain de Pentecôte à Savièse, où la survivance du costume féminin si seyant ajoute un charme tout particulier à cette si belle coutume.

Notre dernier cliché illustre la même coutume à Grimisuat. Ce sont les mêmes gestes, les mêmes gens. Il y manque le pittoresque des jolis «mazots» valaisans et l'enchantement du costume local. Dommage! Mais malgré cette évolution dans la manière de bâtir et de se vêtir, l'esprit traditionaliste est demeuré bien vivant. (N. d. l. R.)

et, dans l'après-midi, rassembler les quelques mètres cubes de branches, fascines et troncs d'arbres pour le feu traditionnel de la Saint-Jean. Encore s'agit-il de veiller sur la place, de peur qu'un vilain mauvais plaisant n'y vienne en tapinois jeter avant la nuit l'allumette fatale.

Un dimanche ou le jour de la S.-Pierre, si l'inalpe n'a pas encore eu lieu, toute la famille avec des parents et des amis arrivent au mayen où le menu de fête comprend entre autres le succulent chocolat à la crème avec le plus beau pain blanc. L'autre jour férié, car ils ne sont pas nombreux, est réservé à la promenade dans les hauteurs des alpages pour la cueillette des boutons d'or, rhododendrons, gentianes, violettes, «brunettes» (orchis vanillé) en ce moment dans toute leur splendeur.

Puis viendra le grand jour de l'inalpe avec les combats de reines sur le champ du «*Poyqour*» et le charme commencera à se rompre: déception des batailles, soucis de la descente au village avec ses multiples causes de tracasseries et d'énervement et voilà oubliés les beaux jours du printemps au mayen et toute leur poésie.

Le séjour de l'automne revêt une atmosphère tout autre: c'est la gaité bruyante de la jeunesse qui se démène et s'amuse, qui chante, qui danse; il semble que tout un monde d'esprits follets se sont répandus dans le pays pour «ensorceler» tout ce qui vit dans les vingt ans.

Le jour vient tard et finit tôt. Dès les 16-17 heures les ombres allongées se mettent à grimper les «chèrres» (montagnes; ici, celles de la rive gauche du Rhône). Le troupeau qui a brouté ou s'est prélassé depuis le matin dans le gazon est solennellement conduit à la «*sin'na*» (souper); puis c'est la traite, le repas du soir arrosé de «*florā*» (fleur du petit lait bouilli); on finit le «*sourin*» (travaux de la cuisine) on enlève les «sonnailles»; puis, selon les circonstances, on ferme le chalet et on se met en chemin ou l'on attend les visiteurs pour la veillée.

Car dans toute la région chacun sait parfaitement quels sont les «mayens» susceptibles de «recevoir» à cause du «*pilyo*» plus spacieux qui permettra aux couples de tourner en musique, ou bien à cause de la personnalité qui s'y trouve et qui attire les *mayentzon*.

Il faut avoir vécu ces soirs limpides et calmes, par exemple du haut d'une colline dominant le pays: comme une nappe sombre déchirée de grands trous marqués de petits points noirs, la vaste forêt s'étale ourlant les mouchoirs de gazon autour de la gîte minuscule. Silence complet, tout d'abord. Seul là-bas, le torrent dit sa plainte mourante. Et tout à coup, là-haut retentit *oun youtzo* solide et sonore de cinq ou six notes, qui remplit la contrée. Aussitôt, de très loin, un autre répond et aussi plein et aussi mélodieux; et des chalets, des prairies, des forêts où circulent de fuyantes lumières, les «huchées» fusent, s'entrecroisent et remplissent le ciel et déjà on sait où va se faire le rassemblement pour la veillée.

Et la veillée commence. Les premiers qui arrivent échangent les nouvelles du jour, proposent des initiatives pour la soirée, content fleurette; le groupe s'accroît. S'il y a dans le lot un maître «ès légendes», on passera des heures à écouter, haletant, des histoires terribles de revenants, de brigands, de voleurs. S'il y a des virtuoses de musique à bouche et des amateurs de rythmique, on dansera de tout son cœur; et si l'on ne veut pas de Terpsichore, un riche répertoire de vieux chants populaires a de quoi mettre tous en liesse. Mais c'est surtout la belle variété des anciens jeux qui va animer toute l'assistance d'hilarité continuelle. La plupart de ces jeux, en effet, comportent un renouvellement inépuisable de situations amusantes, d'initiatives cocasses que les boute-en-train fort nombreux ne manquent pas d'exploiter.

Même si les veillées se prolongent et très tard dans la nuit, grâce aux rires en fusées qui n'arrêtent jamais, nul ne s'en aperçoit. Le seul point noir qui dépare, car il y a un point noir, du moins pour les gens qui sont portés à se faire de la bile, c'est le souci du retour; non pas évidemment la fatigue, la longueur ou l'état des chemins, cela n'entre pas en question en automne: ce sont les surprises qui vous attendent peut-être au chalet.

Si la plupart trouvent tant de plaisir à la veillée, il en est qui préfèrent d'autres passe-temps moins agréables pour ceux qui en sont touchés. Tandis que, avec vos amis de la danse et des jeux, vous vous ingéniez à tourner ou à rire chez vos voisins, voici qu'on s'introduit dans votre maison: le lit est mis hors de service; au milieu de la pièce un spectre effrayant vous regarde avec des yeux ronds comme des tranchoirs et ce bégayement de détresse, c'est votre pauvre chèvre, qui n'arrive pas à comprendre pour quelle nouvelle raison, cette nuit, on l'a hissée sur le toit et attachée à un endroit si malcommode. Aussi ne sont-ils pas rares ceux qui jurent tous leurs grands dieux de ne jamais aller veiller ailleurs. Ils n'en sont guère plus assurés pour autant. Qui vous dit qu'un matin ils ne sont pas bloqués dans leur gîte par quelques jeunes lutins qui ont passé là et barricadé les portes?

C'est même un point d'honneur pour certains d'inventer et d'organiser les farces les plus nombreuses et les plus inimaginables, quittes à faire de toute la saison autant de nuits blanches. Ne citait-on pas comme un record le cas de ce jeune, devenu plus tard chef de commune et de bourgeoisie, qui durant les trois semaines des mayens avait été si bien pris par ses courses, ses danses et ses farces, qu'il n'avait dormi que quelques heures. C'était probablement lui qui disait: «En automne, les jeunes ont des ailes aux talons».

Depuis quelques décades, les temps ont changé. Soit en automne, soit en printemps, le rythme n'est plus le même. Les exigences de la vie moderne ont introduit dans les mœurs de notre peuple de profondes modifications, mais lui ont enlevé aussi beaucoup de sa vivante poésie.